Nous sommes d'étranges animaux — ou enfin je suis un étrange animal, car j'ignore si les autres chrétiens se débattent dans les mêmes contradictions qui me divisent. On ne saurait avoir ressenti plus de joie que ne m'en a donné ce qu'il faut oser appeler la révolution de Jean XXIII¹, et ce désengourdissement de l'Eglise, et son renoncement à l'immobilité, à la séparation d'avec un monde condamné. J'aurai ressenti comme un brusque printemps inattendu, inespéré, cette montée de sève qui a bouillonné tout à coup dans la vieille Eglise mère et qui s'est communiquée aux rameaux les plus éloignés — de sorte que même ceux qui ne croient pas à l'incarnation du Fils, mais qui croient qu'ils ont un Père dans le ciel, nous sont devenus proches : oui, notre prochain couvre maintenant toute la terre, et le pape de Rome va désormais cheminer sur toutes les routes où il y a des hommes qui souffrent et qui prient, quelle que soit leur prière. Et ce bonheur a dépassé infiniment ma pauvre personne : je ne doute pas que les maîtres de ma jeunesse, morts sans être entrés dans la terre promise, sans même avoir pressenti que nous étions au moment d'y pénétrer, se réjouissent en moi et à travers moi.

Mais je ne me réjouis pas seulement. Et voilà cette contradiction dont je gémis. Je souffre de ces grands changements. Et ce ne serait rien d'en souffrir; parfois, ils me font peur. Ce n'est pas une réaction de pieux esthète, entiché d'une certaine musique. Certes, j'appartiens à la génération qui avait dix-huit ans lorsque Huysmans publiait *En route*, *La Cathédrale*, *L'Oblat* et que Pie X restaurait la liturgie. Et elle nous enchantait d'autant plus que la persécution de Combes vidait les abbayes et que nous étions frustrés de cette merveille au moment même où nous la

1. Parmi les réformes issues du concile Vatican II, la levée de l'obligation de dire la liturgie en langue latine.

découvriens. Mais elle ne m'a jamais séduit (j'étais bien trop léger!) comme le furent plusieurs de mes amis qui prirent l'habit bénédictin. Il y eut beaucoup plus tard dans ma vie une période (entre 1928 et 1932) où je retrouvais chaque dimanche, chez les bénédictines de la rue Monsieur, tout un groupe fervent autour de l'abbé Altermann : Charles Du Bos, Roland Manuel, Gabriel Marcel entre autres. Aujourd'hui, j'ai la grâce de vivre depuis trente ans, à Paris même, dans l'ombre d'une abbaye, mais ce sont ses messes basses que je fréquente surtout. Les splendeurs du culte ne m'attirent plus. Le désarroi que je confesse n'est donc pas lié à une nostalgie d'artiste ou d'écrivain.

C'est d'un autre ordre. Certes, je ne suis pas philosophe, on le sait assez. Et je ne suis pas théologien. Il n'empêche que j'ai, en tant que chrétien, une certaine idée de la Parole. J'aurais tendance à n'y vouloir rien changer qu'après beaucoup de réflexion et de prières. Ce n'est pas affaire de traduction plus ou moins fidèle. Il ne s'agit pas de choisir entre des paroles ordinaires : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie... » Elles sont vivantes : nous travaillons sur du vivant. Sans doute devons-nous faire la différence entre les paroles que le Seigneur a prononcées lui-même et celles qui ont été empruntées à l'Ancien Testament : ce qui s'est nourri des psaumes et s'est fixé au cours des siècles dans ce poème sublime de la sainte liturgie.

Poème à la fois humain et inspiré : la moindre formule est comme chargée de tout l'amour des générations croyantes. Il en est que vous nous arrachez du cœur, en les supprimant : « *Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam tuam...* » Ma mère, mes frères, ma grand-mère, tous mes ancêtres oubliés, lorsqu'ils communiaient, ont entendu cette parole que je n'entendrai plus jamais en recevant le Seigneur...

On me dit : « Que vous importent les paroles? Ce ne sont pas les paroles qui comptent... » Ah! ce n'est pas à un catholique qu'il faut dire cela, lui dont toute la vie sacramentelle est suspendue aux deux formules de l'absolution et de la consécration. Je sais bien que l'étrange armature latine doit éclater pour que l'Asie et pour que l'Afrique reçoivent enfin la semence. Je crois même qu'elle éclate trop tard sur ces continents, peut-être à jamais perdus. Et pourtant, est-ce illusion ou vérité si ce texte de Péguy que je relisais ces jours-ci (dans *Un nouveau théologien*) répond à mon expérience la plus quotidienne? : « Ce n'est pas la première fois qu'un texte latin, qu'un mot donne souvent l'impression, donne le saisissement qu'il fleurit soudain, qu'il emplit brusquement le rite, qu'il est la seule voix qui pût ainsi garder pour tous les temps la Parole éternelle (...).

La parole de Dieu est plus intelligente en grec, plus platonicienne et plus philosophe. Mais en latin elle est éternelle. »

Elle est peut-être éternelle, mais elle est inintelligible pour la plus grande part de l'espèce humaine. Il y faut donc renoncer. A quoi renonçons-nous? Le risque est à la mesure de notre renoncement. C'est entendu : une part de nous-même tient à la sainte liturgie pour des raisons qui rejoignent l'enfance et dont on peut sourire. En fait, c'est plus sérieux et c'est plus grave : si vous enlevez une seule pierre à une voûte très antique, qu'arrivera-t-il? Et ce n'est jamais n'importe quelle pierre, car elles importent toutes. Ce ne sont jamais des paroles et des gestes ordinaires que vous supprimez : ils sont tous plus ou moins liés au mystère eucharistique.

La messe, si j'ose dire, maigrit, se réduit, et je ne dis pas que ce soit un mal, comme les prêtres redeviennent chaque jour un peu plus des hommes pareils aux autres hommes. Et pas seulement par l'habit. J'admets que ce soit un bien... Je l'admets, ayant dans le cœur toute une histoire secrète du sacerdoce catholique et de ce qu'il y eut de souffrances, en ces temps lointains, chez ces hors-la-loi du monde moderne. J'ai vu cela de près dans mon étroit milieu bourgeois et dévot. Ma grand-mère, à la campagne, avait sa chapelle privée. Il y avait à l'entour tout un pieux remous de soutanes. C'était un clergé très pieux, plein d'onction, et qui était tenu à l'œil. Que de nuances dans le jugement des dévots! On disait : « C'est un saint prêtre... » ou : « C'est un bon prêtre... » Mais il existait aussi un monstre appelé « mauvais prêtre ». Malheur à celui que quelque imprudence rendait suspect, si peu que ce fût!

Dès ce temps-là, le jeune clergé commençait à se dégager de cette glu. Celui que j'ai connu à l'époque du *Sillon* et des premières *Semaines sociales* appartenait déjà à l'espèce qui devait donner les prêtres-ouvriers. Cette race sacerdotale était née déjà quand j'avais vingt ans. Mon ami l'abbé Desgranges en était le type le plus séduisant. Mais les prêtres et les religieux d'alors consentaient plus volontiers que ceux d'aujourd'hui à n'être pas pareils aux autres hommes. Ils acceptaient que la soutane ou l'habit les sépare, les mette à part. En ce temps-là, la tonsure marquait un jeune prêtre comme l'agneau désigné pour l'abattoir. Il y consentait à la fois avec humilité et avec fierté. Je m'efforce d'entrer dans

certaines des raisons qui entraînent désormais le clergé à être habillé comme tout le monde, à avoir un métier — et à la limite une famille, parce que, sans famille, l'aventure humaine n'est pas vraiment vécue. Mais, ce jour-là, ce sera

une autre aventure qui sera finie, l'aventure d'un célibat héroïque et sanctifié.

Nous nous effrayons de ces changements, comme si l'Eglise s'était jamais interrompue de changer! Le fleuve n'a jamais cessé de rouler ses eaux. Je lisais ces jours-ci une lettre inédite de Maurice de Guérin écrite l'année de sa première communion, alors qu'il était entré déjà dans sa quinzième année! Tel était le jansénisme de l'Eglise gallicane au XIX^e siècle! Aujourd'hui, les enfants de sept ans communient. Avoir la foi, c'est croire à ce visage inconnu que la grâce sculpte et qui se dégage lentement, et pour nous invisiblement, car ce travail n'est pas à la mesure de notre durée d'insecte.

Ce dont nous ne pouvons douter, en tout cas, c'est que rien ne recommencera comme quand nous étions petits, et que notre monde familier disparaîtra avec nous : « Non seulement, dans l'ensemble, tout est irréversible, dit Péguy. Mais il y a des âges, des irréversibles propres... » Rien ne recommence, et certaines paroles aimées comme le « *Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam tuam...* » de notre première communion ont été dites un dimanche, une dernière fois, et à jamais.